

**LES PRONOMS PERSONNELS
DANS *LE PREMIER SOIR*¹
DE MARGUERITE YOURCENAR :
une place qui fait sens**

par Anne DELBRAYELLE (Amiens)

Marguerite Yourcenar dans *Les Yeux ouverts* confiait à Matthieu Galey : « Le métier d'écrivain est un art, ou plutôt un artisanat, et la méthode dépend un peu des circonstances. Parfois je prends un bloc de papier et je griffonne mon texte d'une écriture qui devient malheureusement illisible au bout de quatre ou cinq jours, qui se fane, en quelque sorte, comme les fleurs. Mais il arrive aussi que j'aille droit à ma machine à écrire et que je tape une première version. Dans les deux cas, je mets toutes mes lancées, pour chaque phrase ; ensuite je rature, et je choisis celle que je préfère. Je travaille aussi à la colle et au ciseau, mais pas toujours. Et si vous aimez les petites manies d'écrivain, je peux vous en citer une : à la troisième, ou à la quatrième révision, armée d'un crayon, je relis mon texte, déjà à peu près propre, et je supprime tout ce qui peut être supprimé, tout ce qui me paraît inutile. Là, je triomphe. J'écris en bas des pages : supprimé sept mots, supprimé dix mots. Je suis ravie, j'ai supprimé l'inutile »².

En disant ces mots, M. Yourcenar dévoile quelques dessous de son métier qu'elle compare volontiers à celui d'un artisan, mais surtout elle montre qu'elle a sans cesse le souci de l'important et du mot juste. « J'essaie d'éliminer ce qui n'est pas essentiel, de ne pas céder à l'ornement »³.

En relisant une œuvre de jeunesse : *Le Premier soir*, les propos de l'écrivain font sens. Cette réelle préoccupation de l'essentiel semble se traduire dans le texte par un choix précis du vocabulaire et de la place de celui-ci dans la phrase. Cette place accordée pourrait permettre

¹ Publiée en décembre 1929 dans *La Revue de France*, cette nouvelle a été rééditée par Josyane SAVIGNEAU dans le recueil Marguerite YOURCENAR, *Conte bleu, Le Premier soir, Maléfice*, Paris, Gallimard, 1993. Nous citerons le texte d'après l'édition « Folio », 1996.

² Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu GALEY, Le livre de poche, 1990, p. 220.

³ Marguerite YOURCENAR, *ibid.*, p. 222

une meilleure compréhension et par là même interprétation de l'œuvre.

Le Premier soir est l'histoire d'un jeune couple qui part en voyage de noces. La femme est jeune et ingénue, le mari, quant à lui, témoin d'une longue expérience féminine et ne cesse de penser à sa maîtresse qu'il a quittée. Il apprend à la fin du récit sa mort par suicide.

Le premier soir est un texte longuement évoqué dans *Souvenirs pieux*⁴ :

En 1927 ou 1928, donc un an ou deux avant sa mort, mon père sortit d'un tiroir une douzaine de feuillets manuscrits [...]. Il s'agissait du premier chapitre d'un roman commencé vers 1904, et qu'il n'avait pas mené plus avant. [...] Un homme du monde, qu'il appelait Georges de ..., âgé sans doute d'une trentaine d'années, partait pour la Suisse avec la jeune personne qu'il venait le matin même d'épouser à Versailles. En cours de récit, Michel avait par inadvertance changé leur destination, leur faisant passer la nuit à Cologne. La jeune femme s'affligeait d'être pour la première fois séparée de sa mère ; le mari, qui venait, non sans soulagement, de rompre avec une maîtresse, pensait maintenant à celle-ci avec tristesse et douceur. Sa très jeune compagne de voyage attendrissait Georges par sa fraîcheur ingénue : il songeait qu'il allait lui-même, en une minute, lui faire perdre ce soir cette qualité fragile et faire d'elle une femme comme les autres. La politesse un peu contrainte, les prévenances timidement tendres de ces deux personnes nouvellement liées pour la vie, et se trouvant pour la première fois seul à seule dans leur compartiment réservé, étaient bien rendues, et bien rendu aussi le choix un peu embarrassant d'une chambre à un lit dans un hôtel de Cologne. Georges, laissant sa femme s'apprêter pour la nuit, liait par désœuvrement conversation au fumoir avec le garçon. Une demi-heure plus tard, évitant l'ascenseur, de peur d'être soumis à l'œil scrutateur du liftier, il prenait l'escalier, entrait dans la chambre baignée par la faible lumière d'un lampe de chevet, et, enlevant ses vêtements pièce à pièce, accomplissait avec un mélange d'impatience et de désabusement ces gestes trop souvent faits ailleurs avec des femmes de passage, souhaitant autre chose, sans trop savoir quoi. [...]

Il me proposa de faire paraître ce récit sous mon nom. [...] Je refusai, pour la simple raison que je n'étais pas l'auteur de ces pages. Il insista :

« Tu les feras tiennes en les arrangeant à ton gré. Il y manque un titre, et il faudra sans doute l'étoffer un peu plus [...] »⁵.

Et M. Yourcenar ne se contente pas seulement de reproduire fidèlement le récit de son père, elle le transforme aussi⁶.

⁴ Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, Gallimard, Folio, 1980.

⁵ Marguerite YOURCENAR, *ibid.*, p. 345, 346, 347.